Bubelè, exilé successivement de toutes ses langues

Adolphe NYSENHOLC
Université Libre de Bruxelles

Résumé : Dans son roman d'inspiration autobiographique *Bubelè l'enfant à l'ombre*, l'auteur de ce chapitre réflexif, entre créativité littéraire et recherche, évoque comment, coupé de sa langue maternelle, l'enfant arraché à ses parents déportés se vivra exilé plusieurs fois d'une langue après l'autre. Une culture sera oblitérée par la suivante, dont ne subsisteront que des traces en de rares mots retrouvés au hasard de réminiscences improbables. Ces hapax, ou souvenirs écran, balisent le parcours d'une infidélité malgré soi qui doit continuellement faire le deuil de ses attachements. Mais les retrouvailles au petit bonheur la chance d'une parole oubliée crée aussi une joie inouïe comme si rien n'était perdu.

Mots-clés : yiddish, polonais, flamand, français, hébreu, italien, enfant caché, Shoah, souvenir écran

Abstract: In his autobiographical novel *Bubelè l'enfant à l'ombre*, the author of this reflective chapter, which is a cross between literary creativity and research, describes how, having been cut off from his mother tongue, the child character Bubelè was torn from his deported parents and was subsequently exiled from one language after another. As a result, one culture was obliterated by the next, with only traces of it remaining in few random words which can be found in improbable recollections. These hapaxes, or screen memories, mark out the path of an unintended unfaithfulness, in which one continually has to mourn one's own attachments. But the chance rediscovery of a forgotten word also creates unprecedented joy, as if nothing had been lost.

Keywords: Yiddish, Polish, Flemish, French, Hebrew, Italian, hidden child, Shoah, screen memory

Bubelè l'enfant à l'ombre[1] est une autobiographie dans les faits, ce qui s'y passe est véridique. Mais il s'agit d'une autofiction dans l'expression, car le récit est construit comme un roman et l'écriture est le résultat d'un travail poétique, créateur d'images, de rythmes, de contrepoints, de refrains. Le but est de faire rêver, de parler à l'imagination, d'émouvoir, mais avec une ironie qui déjoue la sensiblerie.

[1] Nysenholc, Adolphe, *Bubelè l'enfant à l'ombre*, L'Harmattan, Paris, 2007. Il a été réédité dans la collection « Patrimoine littéraire belge francophone » (Espace Nord, Bruxelles, 2013) et traduit en italien par Silivia Cerulli (*Bubele il bambino nell'ombra*, Il Pozzo di Giaccobe, 2018) ; en néerlandais par Stefaan van den Bremt (*Bubele Schaduwkind*, ASP, 2020) ; et en hébreu par Virginia Vered et Arlette Sanders (en cours).

J'y adopte le point de vue d'un tout jeune enfant, séparé de ses parents. Contrairement à Canetti qui acquiert une langue après l'autre en compagnie de sa mère et de son père, j'ai passé mon enfance à perdre une langue après l'autre sans eux.

Mes parents venus de Pologne devaient parler le polonais et le yiddish. Je le suppose, puisque mon frère, plus âgé de cinq ans, s'étant mis adulte au polonais et au yiddish avec l'*Assimil*, le parlait quasi aussitôt en faisant croire que ses phrases lui sortaient comme par génération spontanée… Je l'entends encore être étonné de parler si vite sans avoir, dit-il, jamais appris, comme s'il avait la science infuse, alors qu'il s'agissait évidemment de réminiscences.

Mes premiers mots ont dû être en ces langues. Les mots les plus tendres, les mots d'enfant, qui vous accompagnent toute votre vie, car ils vous sont répétés à satiété, et que vous redirez vous-mêmes dans vos relations affectives, j'en ai été coupé, avec la perte prématurée de mes parents.

Aussi, quand j'ai vu, quarante ans plus tard, *Le Dibbouk*[2], le chef-d'œuvre du théâtre yiddish, j'avais l'impression de retrouver la parole perdue ! Le thème en est un jeune homme pauvre mort de chagrin et dont l'âme vient s'incarner dans la fiancée perdue qu'on marie à un autre plus riche. J'ai été si bouleversé que j'ai eu une envie irrépressible de réécrire la traduction parue dans l'Arche et qui ne me paraissait pas transmettre l'émotion du texte original. Mais comme je ne connaissais pas le yiddish et que je n'avais pas vécu dans un *shtetl*, la bourgade juive de l'Est, je me suis rendu compte que mon texte serait superficiel, artificiel, inauthentique, et c'est *Survivre ou la mémoire blanche*, qui s'est imposé à moi, une pièce de ma composition où un fils est possédé par l'âme de sa mère morte dans la Shoah, comme un *dibbouk*. J'ai alors inventé dans le roman que ma mère me racontait cette légende issue de la démonologie juive pour m'endormir. C'est un mensonge vrai. Cela me permettait de faire comprendre le monde d'où je venais et que j'ai dû oublier pour sauver ma vie… Le lecteur a ainsi pu rêver avec moi devenu plus crédible.

Et, mon roman se termine par une révélation : me revient je ne sais d'où un mot de ma mère, par lequel elle m'appelait tendrement, « *bubelè* », diminutif yiddish de « *bubi* » (garçon) et aussi de « *buba* » (grand-mère) : ce terme hypocoristique qui unit en son sein les générations est très fort par son ambiguïté. En vérité, je ne me souviens pas qu'elle s'adressait à moi comme ça, mais c'est une de mes amies que j'entendis interpeller ainsi avec affection ses enfants. Et c'est sur le tard, quand je me suis rappelé que ma marraine de guerre m'avait raconté comment ma mère me disait « Bouboule », que je me suis rendu compte que ce devait être « Bubelè ». Et à l'instant où je l'ai écrit, j'en ai éprouvé un plaisir intense, comme si ce qui avait été perdu était retrouvé, comme si j'avais retrouvé non certes pas la vie de ma mère, mais son amour, mon premier amour. Et je me souviens d'un moment où je me suis retrouvé (au sens fort) à Varsovie, quand j'ai entendu de jeunes femmes polonaises qui devisaient me dépasser sur le trottoir, leur roucoulement m'a procuré un bonheur que Proust explique si bien dans *La Recherche du temps perdu* comme un temps retrouvé : elles ont dû se mettre à plusieurs pour redonner un instant d'existence à leur compatriote inconnue,

[2] Anski, Shalom, *Le Dibbouk* (דער דיבוק), L'Arche, Paris, 1957.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

à ma chère morte qui me chuchotait à travers ces passantes son chant d'amour, la célébration de ma naissance.

Seulement, mes deux langues maternelles, j'en suis interdit à trois ans, quand, pour me préserver des rafles et de la déportation, j'ai été « caché » chez des étrangers, de braves gens, Flamands de Bruxelles.

Pour matérialiser le nouveau monde où j'étais relégué, j'ai exploité de même le chef-d'œuvre de la littérature belge, *La légende de Thyl Ulenspiegel*[3], rapportant que ma marraine de guerre me la racontait aussi le soir au lit, qu'elle l'avait jouée au théâtre, au point que je me mis à jouer moi-même à Thyl, à m'assimiler. Il s'agit d'un héros des Flandres, mais dont l'épopée est écrite en français, un français si bien forgé par l'auteur qu'on aurait pu croire que c'était du flamand médiéval transposé, créant en son écriture comme une synthèse des langues nationales. Et pour compléter l'évocation de mon milieu d'adoption, je décris des tableaux de Bruegel, ce Bruxellois, dont les peintures (encadrées en fac-similé au mur de mes sauveurs) avaient inspiré l'auteur de *La Légende d'Ulenspiegel,* Charles De Coster, lequel donne de la kermesse brueghélienne et de ses allégories sur la guerre de religions de son temps, avec son héros du même XVI^{e} siècle, un équivalent littéraire. Mais comment parler Ulenspiegel ou Bruegel ?

> Dans la rue, pour les enfants, j'étais *monsieur Euh…* Je cherchais sans cesse mes mots. Au début, j'étais humilié, toujours le mot au bout de la langue. Je ne pouvais pas leur dire que je savais des choses qu'ils ne soupçonnaient même pas. Je devais tout oublier, jusqu'à moi-même. J'avais à peine appris à parler, dans une langue étrangère à ma mère, que je devais déjà en réapprendre une autre encore plus éloignée de la langue maternelle. La moindre parole pouvait me trahir. J'étais bloqué comme à l'entrée d'un sens interdit. C'est ainsi que l'enfant vif, gâté, volubile que j'étais, était devenu timoré, voire bègue[4].

Je commençais à peine à m'intégrer dans cette famille qui m'adorait, qu'après la Libération, un oncle, revenu d'Auschwitz, m'arrache à eux. Il était le seul survivant d'une famille nombreuse de Pologne dont mon père et ma mère avaient quitté la misère pour venir travailler en Belgique. Cet homme, Abraham, réchappé de l'enfer, s'exprimait comme eux, en polonais, en yiddish, les langues dangereuses à parler, non langues mortes mais langue de la mort. À six ans, je ne pouvais pas avoir d'échange avec lui. Mon français et mon flamand étaient pauvres, mais lui n'en connaissait pas un traître mot ! Et si lui était revenu pourquoi pas son grand frère, mon père. Il semblait usurper sa place, voire ne pas permettre à mon père d'être là. Je n'arrivais pas à l'aimer. Il était jaloux de mon affection pour mes sauveurs. Et il me kidnappa un jour, pour me mettre dans un *home* d'enfants. Il me coupa de ma langue d'adoption.

[3] De Coster, Charles, *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs* [1ère éd. : 1867], Joseph Hanse / Espace Nord, Bruxelles, 2017.

[4] Nysenholc, Adolphe, *Bubelè l'enfant à l'ombre*, *op. cit*, p. 18.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Je connus la vie des orphelinats juifs d'après-guerre, où l'on parlait le français. Le néerlandais, dont je devins orphelin, m'était, de fait, défendu. À l'école, j'eus de mauvaises notes au cours de la dite seconde langue (mais toutes mes langues étaient la seconde…). En outre, je ne reconnaissais pas dans la langue de Vondel enseignée mon patois bruxellois. Et avec le *beschaafd nerderlands* (le flamand élevé), j'avais l'impression de trahir ceux qui m'avaient sauvé, de me hisser au-dessus de ces gens du peuple, de les mépriser… Et surtout, une langue de parents, fût-elle d'adoption, se confirmait, par mes échecs à y exceller, comme ne pouvant pas être parlée…

Le premier *home* juif était laïque, on y entendait quelques mots yiddish. Mon oncle m'a appris que mes parents, dans leur petite ville célèbre où siégeait un rabbin miraculeux (du mouvement hassidique), Góra Kalwarja, dite Guer, s'occupaient eux à l'opposé du *Centre Peretz*, nom d'un fondateur de la littérature yiddish. Ils s'étaient détachés de l'orthodoxie religieuse, adhérant en laïques à l'« autre Guer », bundiste, socialiste, voire communiste.

Le second orphelinat fut religieux, on y apprenait l'alphabet hébreu, on récitait des prières dont on ne nous apprenait pas le sens. Encore une langue cachée… comme mes premières langues maternelles.

> Il y avait l'office du *moussaph*, qui veut dire « l'offrande », en souvenir des sacrifices du temple, mais c'est nous qui étions immolés. Stéphane, en mouton bêlant, priait le plus fort, par flagornerie. On nous a vite inculqué l'*aleph, beit*, l'alphabet, mais il ne nous fut jamais enseigné une seule leçon d'hébreu. C'était la langue sacrée, c'est-à-dire interdite ! (encore une) Nous avons passé notre temps à lire les formules du culte, dans le livre des prières, sans comprendre. Les apparences étaient sauves. Le chef spirituel de notre communauté nous entendait chanter, mais nous connaissions l'air, sans les paroles[5].

J'ignorais *ma* langue, coupé d'une culture millénaire ! Ce n'est qu'après des décennies que j'ai pu en comprendre quelques vocables. Et sur lesquels j'ai construit des épisodes comme les suivants :

> Mon père, lors de sa seule visite à Ganshoren chez mes sauveteurs, la voix éraillée, me rappela que mes deux grands-pères s'appelaient Isaac. En hébreu, proféra-t-il d'un air entendu, *itzhak* signifie : « il rira ». Isou, le nom de mon frère, en était inspiré. Avec celui-ci, on s'est tenu plus d'une fois les côtes, comme si on allait en perdre une. Il venait d'être caché à Binche, la ville du carnaval. La ville du masque[6].
>
> J'étais fils de Salomon. En hébreu, son nom signifiait « homme de la paix », il nous l'avait dit. Tout comme celui de ma mère, née Frydman. Mais les nazis clamaient partout que c'étaient les Juifs qui avaient déclaré la guerre.

[5] *Ibid.*, p. 109.
[6] *Ibid.*, p. 54.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> Ils ne voulaient croire dans « *das Friede* » de l'une, pas davantage que dans le « *chalom* » de l'autre[7].
>
> Dès le premier matin, le directeur psalmodia : « *Adon olam*, Maître de l'univers… ». Cet homme dégageait un mélange inquiétant de charme et de brutalité. Il avait tout de même expliqué un jour que *tsadiq*, en hébreu, désigne « le sage ». On l'avait appelé, depuis, Zadig[8].
>
> On était tenu d'observer strictement le sabbat, jusqu'à la tombée de la nuit du samedi, avec sa clôture, l'*havdala*, qui signifie séparation. Toute ma vie avait été « havdala » avec chacun[9].

Et voici une synthèse de mes langues, au moment de ma *bar mitzva*, la communion juive, à l'âge de treize ans. Je suis devant les rouleaux de la Thora dont je dois lire un extrait :

> La thora m'était ouverte sur l'autel, toute blanche comme le corps de Bethsabée. On demande mon nom hébreu : je ne m'en connaissais pas. J'improvisai, à partir de Dolfi, David. L'officiant me proclama David ben Salomon (à l'opposé de la filiation dans la Bible.) J'étais désigné comme père de mon père. Mais les morts sont nos enfants. Je savais depuis longtemps que j'avais charge d'âmes[10].
>
> Avant de lui ôter ses atours qui l'enveloppaient de velours rouge brodé or, on retira de son poitrail le *tass*, plaque décorative en collier qui rayonnait de son lion comme un pectoral. Je pensai à *magen David*, parce que j'avais entendu que cela voulait dire « bouclier de David », et je n'ai pas compris pourquoi on désignait ainsi l'étoile juive : elle n'était pas faite pour protéger. Ma terreur semblait liée au mot hébreu *tass*, que j'étais en train de télescoper avec le terme flamand *tas'* (sac) si bien oblitéré qu'affleurait à peine à ma conscience la visite de mon père jadis chez les Van Helden avec sa serviette d'avocat sur son cœur en guise de défense[11].

Certes, entré à l'Athénée (Lycée pour garçons à l'époque), j'ai approfondi la langue de Voltaire en faisant un peu de latin dans la section des humanités anciennes, comme on disait.

Je me suis toujours demandé si mes langues oubliées ne se trouvaient pas au fond de mon écriture, comme des substrats. Et voilà que dernièrement un poète de Flandre traduit mon livre, trahissant, semble-t-il, ma langue de guerre cachée sous ma langue de prédilection. J'en fus retourné !

En fait, mon *Bubelè* a été traduit il y a des années en italien, ce moyen terme entre le latin et le français. Mais avec le chant de cette langue si propice au *bel canto*,

[7] *Ibid.*, p. 58.
[8] *Ibid.*, p. 109.
[9] *Idem.*
[10] *Ibid.*, p. 124.
[11] *Ibid.*, p. 123.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

j'eus l'impression de retrouver quelque chose des langues de ma mère dont la mélodie se permet plus de lyrisme, plus de tonalités affectives, que le phrasé académique de l'hexagone, où le chant racinien, ou la poésie baudelairienne, sont de rares exceptions.

Un autre bonheur : mon livre est en train d'être traduit en hébreu, ma langue originelle, qui m'a toujours été étrangère comme parole. Un retour aux sources malgré moi. Je ne connais pas davantage la langue de mes ancêtres que ma langue maternelle. C'est comme si je n'avais jamais parlé. C'est peut-être pourquoi j'ai été séduit par le cinéma muet, et particulièrement par le cinémime[12] par excellence, Chaplin en Charlot. Sans mots, il s'est fait comprendre dans le monde entier. Il avait résolu le problème de mon Babel, encombré de langues en conflit. À dix ans je devais partir en Palestine (c'est comme cela qu'on appelait le pays des Juifs en 1948, Israël). Je n'y suis jamais arrivé : je suis resté hors d'Israël comme hors de la langue de la Bible.

En fait, j'ai été exilé de toutes mes langues. Et écrire en français en Belgique, c'est être exilé de France, très protectionniste sur le plan culturel, mais aussi de bien d'autres pays. On y ignore *La Légende de Thyl Ulenspiegel*, ce sommet de la littérature mondiale, traduit dans des dizaines de langues, et mon livre réédité dans la Collection du patrimoine littéraire belge, certes plus modeste, n'y est guère diffusé. Aussi, je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir invité à votre colloque à Caen.

En effet, mon écriture exploite les ressources polysémiques du français si bien qu'un Américain, professeur de lettres françaises à Boston, et ami, a renoncé à me traduire, car il regrettait de perdre trop de ses effets poétiques, selon son mot.

Comme dans toute érosion, restent des vestiges si bien qu'il y a des mots anciens, des mots des langues dont j'ai été plusieurs fois orphelin, qui émergent au long de mon texte, et que je rassemble dans un lexique en fin de volume, comme le premier terme du titre…

Or, la traductrice en hébreu m'a signalé que les termes hébreux (ceux que j'avais gardé de mon passage dans le *home* orthodoxe, comme *havdala,* écrit אבדלה) n'étaient bien sûr pas répétés dans le glossaire. Aussi, j'ai vérifié la traduction en néerlandais où le lexique a été supprimé : en fait les vocables flamands, allemands et yiddish sont très compréhensibles pour un néerlandophone qui n'a pas davantage besoin qu'on les lui explique.

Quant à la traduction en italien, l'éditeur a fait mettre des notes explicatives en bas de page, pour éclairer le lecteur sur la dimension culturelle des expressions, révélant par exemple qu'Ulenspiegel, auquel je m'efforçais de m'identifier, a donné en français l'« espiègle ».

Mon nom contient, dès le départ, toutes les couches linguistiques de mon parcours langagier :

Avec Adolphe comme prénom, je n'ai pas eu besoin de me dissimuler durant la guerre avec un faux nom, comme nombre de mes camarades d'infortune. Il m'a ca-

[12] Mot créé à son propos par : Faure, Élie, *Fonction du cinéma : de la cinéplastique à son destin social (1921-1937)*, Plon, Paris, 1953.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

ché même comme adulte, si bien qu'un jour j'ai entendu, surpris, chuchoter derrière moi : « Adolphe est Juif ? ».

Adolphe : son étymologie remonte à du vieux germanique, « *adal wulf* > *edel wolf* », « noble » loup. Il y en a un qui ne l'a pas compris, cet homme de la race soi-disant supérieure, pour qui l'allemand comme idiome était au-dessus de tout, avait beau hurler comme un prophète de l'Allemagne, il ne connaissait même pas sa propre langue, n'ayant été, – sans conscience des nuances contenues dans son nom de baptême –, qu'un loup pour l'homme.

Quant à Nysenholc, c'est un nom yiddish composé de « *nissen* », qui dérive de l'allemand « *nussen* », noix ; et de « *holc* », qui est aussi le germanique « *holtz* », le bois, – tous deux transcrits avec une graphie polonaise : en effet le *s* intervocalique reste dur en polonais [ss] et le *c* s'y prononce toujours comme la consonne affriquée *tz*. On devrait me dire, non « Nizenholk », mais « Nissenholtz ». Sur la pierre tombale de mon oncle à Philadelphie est inscrit : « Abraham Nissenholz », tel que le fonctionnaire d'Ellis Island l'a noté phonétiquement à son entrée en Amérique. Mais, un jour, ce parent émigré, frère de mon père, m'a avoué : « Toi, tu as le vrai nom ».

J'aurais pu prendre un pseudonyme plus simple. D'un trait de plume.
Mais, ç'aurait été renier mes parents, – moi les faire disparaître.
Ils me l'ont donné. C'est mon héritage.
Et comment auraient-ils pu me retrouver s'ils étaient revenus.
Le garder c'est continuer à les attendre.
C'est leur permettre de continuer à vivre…
En y renonçant, j'aurais perdu entièrement ma parole.

Finalement, mon livre, en puissance dans mon nom plurilingue, le développe plus ou moins en mots et phrases de toutes mes langues.

Au commencement était le nom[13].

Bibliographie

Anski, Shalom, *Le Dibbouk* (דער דיבוק), L'Arche, Paris, 1957.

De Coster, Charles, *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs* [1ère éd. : 1867], Joseph Hanse / Espace Nord, Bruxelles, 2017.

Faure, Élie, *Fonction du cinéma : de la cinéplastique à son destin social (1921-1937)*, Plon, Paris, 1953.

Nysenholc, Adolphe, *Survivre ou la mémoire blanche*, Éditions de l'Ambédui, Bruxelles, 1995.

Nysenholc, Adolphe, *Bubelè l'enfant à l'ombre*, L'Harmattan, Paris, 2007.

[13] Communication présentée à la journée d'études « La figure de l'enfant plurilingue dans la littérature », Université de Caen, 18/11/2021.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205